

L' Anglais de Vernon

Pour la commémoration du 60^e anniversaire du débarquement de Normandie, François Henriot, journaliste à Paris-Normandie, avait écrit un article sur Wally Parr, un ancien des Ox and Bucks¹, ce bataillon d'infanterie légère qui avait atterri en planeurs dans les premières minutes du 6 juin 1944 avec pour mission la sécurisation du pont de Bénouville, que l'on allait appeler par la suite, précisément en hommage à la 6th Airborne, Pegasus Bridge, et du pont de Ranville, nommé Horsa Bridge. Tous ceux de ma génération ont vécu étant enfant cet épisode crucial du débarquement à travers le film de Darryl Zanuck. Lord Lovat porte un pull écru, une carabine en bandoulière, et c'est Peter Lawford, tandis que le major Howard a les traits de Richard Todd (on ne savait pas que Richard Todd avait véritablement pris part à l'action en tant que lieutenant parachutiste de la 6^e division aéroportée). Et comme Wally Parr habitait à Vernon, j'ai pensé qu'il accepterait peut-être de me recevoir, et que je pourrais rencontrer non pas un acteur de cinéma, mais un des héros de mon enfance. J'étais entré en contact avec le journaliste, qui très aimablement, m'avait mis en rapport avec Wally Parr.

Wally Parr avait déjà fait un récit assez complet à François Henriot, mais je voulais connaître personnellement cet homme qui avait participé à une action dont allait pour partie dépendre le sort du débarquement de Normandie. C'était une chance qu'il habite en Normandie, et qu'il soit encore capable de témoigner car les plus jeunes des survivants du 6 juin avaient déjà 80 ans et commençaient à s'en aller. Internet était encore à cette époque largement une affaire d'amateurs, et j'avais entrepris de collecter des témoignages inédits de vétérans de la Seconde guerre mondiale pour les mettre en ligne. Je pris donc rendez-vous par téléphone avec Wally Parr, et me mis en route pour Vernon, tout fier de la Jaguar d'occasion que je venais d'acquérir. Malheureusement, j'eus quelque difficulté à trouver le foyer pour personnes âgées où il résidait, tandis que la pression d'huile semblait chuter de façon inquiétante (aurais-je fait un mauvais achat?) et j'arrivai, un peu tendu et fort en retard, alors que Wally ne m'attendait plus. Je l'interrogeai sur sa vie personnelle, m'étonnant de le voir résider en Normandie. J'appris qu'il était veuf, que son épouse, Irene Spear, était décédée en 1986 et qu'en venant aux commémorations à Bénouville, il avait rencontré Louise Claret, une Normande, avec qui il s'était installé ici, à Vernon en 1991, et qu'il comptait y finir sa vie. Son logement était tout petit, manifestement exigu même pour deux personnes. François Henriot m'avait prévenu, mais je m'attendais pas à ce dénuement. Sans trop réfléchir, je lui avais apporté une bouteille de vieux porto. Or l'habitude de boire un vieux porto à la fin du repas ou avec le fromage n'est répandue que dans une certaine classe sociale, ou chez ceux qui aspirent à en faire partie. De même, les Anglais boivent peu de whisky, contrairement aux Écossais et surtout aux Français, qui sont, le fait est assez méconnu, les plus grands consommateurs du whisky au monde. Et pour en rester à la Seconde guerre mondiale et à un de ses acteurs principaux, Winston Churchill lui-même, sans être abstinant, n'était pas véritablement porté sur le whisky.

1 Très précisément, l'Oxfordshire and Buckinghamshire light infantry, bataillon de la 6^e brigade, 6^e division aéroportée britannique.

C'était dans le champagne Pol Roger qu'il puisait son énergie. J'aurais été mieux avisé d'apporter à Mr. Parr quelques bouteilles de nos excellentes bières d'abbaye, mais peu importe. Nous avons parlé, du 6 juin 44 bien entendu, mais je voulais aussi comprendre ce qui l'avait conduit à vivre sa retraite dans des conditions matérielles aussi modestes.

La guerre terminée, Wally n'était pas resté dans l'armée. Il avait retrouvé la vie civile en 1946, dans une Angleterre appauvrie, épuisée par 5 années de guerre, encore soumise au rationnement. Engagé volontaire dès 1939 à 17 ans, il n'avait aucune formation professionnelle et n'avait aucune compétence monnayable dans la vie civile. Et l'Angleterre n'avait rien à proposer aux militaires démobilisés : pas de GI Bill comme en Amérique², pas de mesures de réinsertion, pas de programmes de formation professionnelle. À chacun de se débrouiller comme il pouvait. Et dans l'armée, un excédent de cadres, officiers et sous-officiers...

« Je n'avais pas de métier, m'avait-il déclaré en toute simplicité, l'armée ne m'avait appris qu'une chose, à tuer des gens ». Et ce qu'il disait n'était pas une provocation, ce n'était que la stricte vérité. En tant que tireur d'élite, il avait pour mission l'élimination des personnes isolées occupant des positions stratégiques. « Je n'avais pas envie de devenir manoeuvre dans une usine ni de rester enfermé comme manutentionnaire dans un entrepôt, et je suis devenu laveur de vitres ». Il poursuivit cette activité pendant plus de quarante ans avant de la transmettre à son fils en 1977. C'était une profession dans laquelle on pouvait gagner très correctement sa vie en Angleterre, à condition de ne pas ménager sa peine. Jusqu'à une époque récente, les maisons anglaises avaient toutes des fenêtres à guillotine, dont les vitres étaient difficiles à nettoyer de l'intérieur, de sorte que tous les particuliers, riches ou moins riches, faisaient appel à des laveurs de vitres indépendants, qui parcouraient les rues avec une échelle et quelques accessoires. L'investissement de départ était très réduit, j'ai appris par son fils que Wally Parr ne disposait pas même d'une fourgonnette, il n'avait pas le permis de conduire et se déplaçait à bicyclette. Comme beaucoup de travailleurs indépendants, devant faire face au quotidien à ses charges de famille (il avait épousé Irene Spear en 1940 et de leur union étaient nés 4 enfants), il n'avait pas été en mesure de se constituer une retraite par capitalisation. Et peut-être, après avoir si souvent côtoyé la mort, avait-il décidé de vivre l'instant présent, sans se soucier d'un avenir hypothétique ? Son histoire apporte un témoignage supplémentaire sur les conséquences de la guerre en Grande Bretagne, avec tous ces soldats démobilisés dans un pays vainqueur mais ruiné, que personne n'a aidés, quels qu'aient été leurs faits d'armes et la valeur de leur sacrifice. De toute évidence il n'avait pour vivre que la maigre State Pension que touchent tous les Anglais et qui est la seule ressource de ceux qui n'ont pas de retraites complémentaires ni de revenus annexes. Il lui aurait été facile de tirer profit de son histoire personnelle, mais il n'était pas de ceux qui monnaient le moindre entretien. Pour qu'il évoque ses souvenirs, il suffisait de l'aborder avec respect et de lui offrir une bière (a large beer, précisait-il, car il y a quelques années

² Le GI Bill est une loi votée aux États-Unis en 1944 qui visait à faciliter la réinsertion des soldats démobilisés : financement d'études universitaires, formations professionnelles, prêts spéciaux pour monter une entreprise etc.

encore, la bière, en France, se servait encore au demi, plus de moitié inférieure à la traditionnelle pinte anglaise).

Nous avons aussi parlé de Bill Millin, qu'il avait entendu au petit matin, signalant enfin l'arrivée du commando venu en renfort, mais qu'il n'avait rencontré que bien plus tard, lors de commémorations. *Le Jour le plus long* nous montre un Bill Millin passant le pont en tête, marchant fièrement en sonnant de sa cornemuse sous la mitraille comme s'il avait été protégé par des forces surnaturelles. Mais ce n'est là qu'une légende : c'était déjà folie que de sonner au combat, il eut été suicidaire de défiler comme à la parade. Tous les sonneurs avaient été interdits lors de la Seconde guerre mondiale, tant les pertes lors du précédent conflit avaient été importantes. Mais Simon Frazer, 15^e Lord Lovat, était comme tout chef de clan, accompagné de son sonneur personnel. Lorsqu'il parlait du 6 juin 1944, Wally Parr ne pouvait se retenir d'évoquer ce qu'il n'oublierait jamais : l'odeur des cadavres, des cadavres d'hommes et d'animaux.

J'ai vu moi même Bill Millin lors du concert de *Pipes and drums* donné en son honneur à Coleville-Montgomery le 4 juin 2009. Il semblait heureux d'être fêté de la sorte non pas dans le cadre d'une cérémonie guindée (les « huiles » étaient retenus par la venue du président Obama) mais par les habitants de la région, les enfants et les petits-enfants des Normands qu'il avait contribué à libérer. Il était venu pour le 65^e anniversaire du débarquement, et je tiens à rappeler que ni le gouvernement britannique ni le gouvernement français n'avait cru bon de financer son déplacement et qu'il était venu aux frais du quotidien *The Sun*, un tabloïd pourtant méprisé par les gens « comme il faut ». C'était difficile d'imaginer un petit Bill de 20 ans en voyant ce vieil homme qui ne se déplaçait plus qu'en fauteuil électrique, entouré de sa famille. Et d'autant plus difficile que le grand public n'a jamais connu le jeune Bill Millin. On ne se souvient de lui qu'à travers le personnage qui apparaît au cinéma. Curieusement, son rôle est tenu par un sonneur qui a des faux-airs de Maréchal Montgomery, le pipe-major Leslie de Laspee. sonneur personnel de la Reine-mère, qui en 1962, à l'époque du tournage, avait dépassé les quarante ans. Je n'ai pas osé aborder Bill Millin, j'ai bien senti qu'il était dans ses souvenirs et qu'il était déplacé de venir l'importuner pour lui faire signer une dédicace.

Peu de temps après ma visite à Vernon, j'ai appris que Wally Parr était très malade. Il venait de perdre Louise et avait demandé à retourner en Angleterre, non pas pour y être mieux soigné, mais parce qu'il sentait que sa fin était proche et qu'il voulait mourir au pays. Il avait été transféré à l'hôpital de Lewisham à Londres, dans le courant du mois de novembre. Il est décédé le 3 décembre 2005 deux mois après Louise et ses obsèques ont eu lieu le 16 décembre. Il avait la nostalgie de sa chère Angleterre : il écoutait chaque jour les informations de la BBC sur son vieux transistor et souhaitait finir sa vie entouré des siens. Les Français ne n'oublieront pas, ou du moins je l'espère.

J'ai ensuite pu rencontre Barry, le fils de Wally, qui est venu à Bénouville présenter le livre qu'il avait écrit à la mémoire de son père, et qu'il a dû publier à compte d'auteur faute d'avoir trouvé un éditeur. Il m'en a du reste offert un exemplaire. Barry qui travaillait depuis 1974 avec son père, avait repris en 1991 la petite entreprise paternelle. À la suite d'un accident du travail (il était tombé de l'échelle en lavant une vitre, le métier est plus dangereux qu'il n'y paraît), il a été contraint de prendre une retraite anticipée en septembre 2005 mais a pu se lancer dans sa passion, l'écriture. Car Barry, bien qu'il ait quitté l'école à 16 ans comme beaucoup d'Anglais de sa génération, aime écrire, surtout de la poésie, et il écrit plutôt bien. J'ignore si son livre est toujours disponible dans le commerce :

What d'ya do in the war Dad? / by Barry Parr - Son of Wally. Trafford Publishing, 2006.- 268 p.

ISBN 1-4251-1073-8

Wally Parr était un personnage important dans le petit monde de Pegasus Bridge. Tant que sa santé le lui a permis, il n'a jamais manqué aucune cérémonie, et il était très fier d'avoir rencontré le Prince Charles. À cette époque, à Bénouville, il y avait d'un côté l'ASPEG, musée privé, et d'autre part le Memorial Pegasus, le premier accusant l'autre de lui avoir subtilisé des pièces importantes dont une cornemuse offerte par Bill Millin, semblable à celle du 6 juin, et un char Centaur. Qu'une cornemuse ait été dérobée, cela peut se concevoir. Pour un blindé de 30 tonnes, c'est plus difficile à croire. En résumé, L'Aspeg se voulait seul et unique musée légitime de Pegasus Bridge. Wally avait participé activement à la création du Memorial Pegasus, sans prendre ouvertement partie dans la bataille juridique qui a opposé Arlette Gondrée, l'héritière du café historique et présidente de l'ASPEG (*Association pour la Sauvegarde et le Maintien du Souvenir– Musée de Pegasus Bridge et Batterie de Merville*) au nouveau musée. À propos de cette "guerre des musées", je me souviens avoir échangé quelques mails avec Arlette Gondrée, qui me remerciait d'avoir mentionné ses doléances sur mon site Web. Rapidement, nos échanges ont tourné au vinaigre, car elle me reprochait avec véhémence de ne pas prendre son parti. Effectivement, je me contentais d'exposer les positions respectives des uns et des autres, laissant à la justice le soin de trancher. À cette époque, il y avait encore quelques vétérans, accompagnés de leurs enfants. Et l'on voyait que la "guerre des musées" se doublait d'une "guerre des cafés", car il y avait ceux qui allaient au café Gondrée, et ceux qui allaient en face, aux "Planeurs".

Wally Parr, l'Anglais de Vernon, n'est plus, et l'époque où les vétérans venaient en nombre commémorer le 6 juin 1944 est révolue. Il était grand temps de les écouter.